



HAL
open science

Paradoxes des ambiances souterraines

Jean-Paul Thibaud

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud. Paradoxes des ambiances souterraines. Pierre von Meiss; Florinel Radu. Vingt mille lieux sous les terres. Espaces publics souterrains, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, pp.59-65, 2004, Architecture, 9782880745356. hal-01879804

HAL Id: hal-01879804

<https://hal.science/hal-01879804>

Submitted on 12 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chap.5

PARADOXES DES AMBIANCES SOUTERRAINES

Jean-P. Thibaud

Le dedans dehors

L'espace souterrain n'est pas seulement un espace clôt et parfaitement délimité, c'est aussi un espace tourné vers lui-même, une ville en miniature. à l'image des passages parisiens dans lesquels «la rue devient pièce et la pièce devient rue» (Walter Benjamin), le souterrain se présente comme un espace réversible où dedans et dehors tendent à se télescoper.

L'espace souterrain est un milieu éminemment paradoxal qui met à l'épreuve nos catégories de pensée habituelles et nos façons de concevoir l'espace urbain. Le premier de ces paradoxes réside sans doute dans l'extraordinaire quantité de recherches et de moyens consacrés au sous-sol d'un point de vue technique alors que notre connaissance en matière d'habiter reste pour l'instant très limitée. Tout se passe comme s'il suffisait de résoudre des problèmes d'ordre constructif pour mettre fin aux questions que pose ce type d'espace. Pourtant, sitôt que l'on s'intéresse à l'expérience ordinaire du citadin en sous-sol, on s'aperçoit qu'elle révèle certains enjeux sociaux et urbains de toute première importance en même temps qu'elle bouleverse les cadres de référence sur lesquelles nous nous appuyons pour penser la ville.



Peut-on identifier des traits spécifiques aux ambiances souterraines? Existe-t-il une écologie sensible propre à la ville immergée? Qu'en est-il du caractère habitable et public du sous-sol urbain? Plutôt que d'apporter des réponses définitives à de telles questions, nous montrerons qu'elles convoquent une série de paradoxes qui participent de la complexité et de l'ambiguïté du monde souterrain.¹



Le phénomène de «boîte dans la boîte», d'**emboîtement** des espaces les uns dans les autres génèrent souvent des situations ambiguës : sentiment d'intériorité mis à l'épreuve dans le franchissement de seuils successifs, terrasses de café perçues à la fois comme un intérieur et comme un extérieur, puits de lumière naturelle simulant la présence d'une sortie inexistante, transition entre une galerie exigüe et une place volumineuse créant une relation fictive à l'extérieur résultant de l'effet de dilatation, etc.

La mobilité captive

Certains espaces souterrains, en particulier ceux à vocations commerciales ou touristiques, sont organisés de manière à attirer les visiteurs et à favoriser leur affluence. A cet égard, il s'agit de créer les conditions d'un séjour prolongé en sous-sol tout en évitant autant que faire se peut les risques d'engorgement et d'encombrement.

Le phénomène de relatif **assujettissement** des passants relève d'une injonction paradoxale au séjour et à la mobilité. D'une part, on met les visiteurs en demeure de s'attarder (surenchère d'éclairage des vitrines alléchantes de magasins, spectacles occasionnels,

musique fonctionnelle neutralisant la perception du temps, sorties difficiles à trouver, etc.) ; d'autre part, on encourage au maximum la mobilité des passants (interdiction de s'asseoir par terre, absence de bancs, surveillance des regroupements, optimisation des vitesses de transaction de service, etc.). Tout se passe comme si ce type d'espace public fonctionnait à la fois comme un appareil de capture et un lieu de transit.

La protection stimulante

L'espace souterrain procède à la fois d'une neutralisation sensorielle et d'une hyperstimulation. Il est généralement envisagé comme un milieu homogène et uniforme qui tendrait à atténuer les stimulations et les variations sensibles. Divers arguments justifient une telle représentation : isolation vis-à-vis des bruits de circulation routière, protection à l'égard des intempéries et des conditions climatiques, relative imperméabilité à l'éclairage naturel.

Ce phénomène d'**enveloppement** qui protège le passant de l'agitation urbaine l'expose par contre à d'autres contextes au moins autant stimulants. En terme sonore, les niveaux souvent élevés ainsi que la réverbération importante et quasi-permanente ménagent peu d'occasion de pauses auditives. Au niveau visuel, le manque de recul des passants vis-à-vis des surfaces à proximité accentue la prégnance des "façades" et des flux visuels et permet peu à l'œil de se reposer sur l'infini. En outre, l'articulation entre des lieux possédant une forte homogénéité lumineuse et des lieux structurés par de forts contrastes (issus de la perméabilité à la lumière naturelle) sollicite une accommodation importante de l'œil.

Enfin, comparés aux espaces urbains ouverts, le milieu souterrain concentre une grande diversité de transitions et de phénomènes sensibles dans un périmètre relativement restreint.

L'immersion réfléchie

Souvent associé à un labyrinthe, le monde souterrain favorise un sentiment intense d'immersion tout en mobilisant fortement les ressources réflexives des passants. D'une certaine manière, l'usager du sous-sol est soumis à l'emprise du milieu souterrain en même temps qu'il essaie d'avoir prise sur celui-ci.

Remarquons tout d'abord que cet environnement tend à restreindre le champ perceptif des passants. La limitation de l'étendue du regard provient de divers facteurs : espaces très cadrés par des galeries souvent étroites au plafond excessivement bas, absence d'horizon lointain et rareté des vues sur le ciel, obstruction visuelle due à la foule en période de forte affluence. La limitation de la portée de l'oreille s'explique, elle, par le bruit de fond souvent important qui neutralise la perception de productions sonores lointaines et de plans sonores distincts. Mais encore, d'autres traits remarquables du monde souterrain exacerbent cette sensation d'être submergé et plongé dans un milieu particulièrement enveloppant. Certaines configurations tendent à créer un véritable "bain lumineux" : grande homogénéité de la lumière se traduisant par une quasi-équivalence perceptive de toutes les parois (murs, sol, plafond), multiplicité des sources d'éclairage artificiel annulant les ombres projetées, notamment celles des passants au sol. De même, la prépondérance des basses fréquences particulièrement difficiles

à discrétiser, les faibles dynamiques sonores entre les différents lieux et moments, le fort mixage des productions sonores humaines (voix, pas) avec les sources d'origine mécanique (escalators, ventilation) produisent un sentiment de pression sonore et de magma informe.

Ce phénomène d'**espacement** qui s'incarne sur le mode de l'immersion immédiate et dans lequel prédomine le proche sur le lointain, sollicite d'autant plus l'activité cognitive des passants. Ainsi, sans doute plus qu'ailleurs, se pose le problème de la localisation et de l'orientation spatiales. Pour parvenir à s'orienter et à trouver leur chemin, les passants doivent se construire une représentation globale du site intégrant la dimension verticale et se raccordant aux coordonnées de la rue en surface. L'immersion in situ se redouble ainsi d'une activité cognitive qui permet de s'abstraire de l'ambiance locale et de reconstituer mentalement la structure spatiale. En outre, la difficulté d'identification et d'interprétation des signaux physiques provient de multiples anamorphoses des informations et des disjonctions possibles entre diverses modalités sensibles. Ainsi, il n'est pas rare de voir sans entendre ou d'entendre sans voir. Ces situations peuvent être sources de difficulté à identifier les événements ou d'erreurs d'interprétation concernant aussi bien les objets que les conduites sociales. Mais encore, dans certains cas, on ne sait plus très bien si certaines sources lumineuses sont naturelles ou artificielles, des sons déformés peuvent être difficilement localisés (ubiquité), des mixages sonores rendent les messages confus, des voix un peu élevées et déformées par la réverbération suscitent interrogation et perplexité, des reflets sur le sol déstabilisent le pas des marcheurs, etc.

Dans ce milieu artificiel, les apparences sont parfois trompeuses et demandent un apprentissage particulier.

La modernité archaïque

Le sous-sol aménagé mobilise fortement les ressources de la technologie moderne: sonorisation, ventilation mécanique, éclairage artificiel, traitement de l'air, etc. Laboratoire grandeur nature, l'espace souterrain est même considéré par certains comme un modèle particulièrement révélateur de la ville de demain. L'utilisation intensive du sous-sol dans les grandes métropoles mondiales et la recherche d'outils constructifs de plus en plus sophistiqués préfigureraient ainsi une certaine idée de l'urbain à venir. Bref, la ville immergée serait à l'image de la modernité, voire, de la post-modernité. D'ailleurs, les citoyens décrivent parfois ces espaces en faisant référence aux aéroports récents, à des films futuristes et autres non-lieux contemporains.

Dans le même temps, ce phénomène d'**enfouissement** de la vie urbaine convoque un imaginaire social archaïque fondé sur l'expérience corporelle et faisant fi des catégories de la modernité. Le schème de la chute associé au monde souterrain, ainsi que les nombreuses métaphores du tunnel, du trou, du boyau, de la coquille, de la grotte, des catacombes, etc. nous mettent en garde de concevoir le sous-sol d'un point de vue strictement instrumental. Ces images provenant de la nuit des temps ne sont pas de simples épiphénomènes, elles sont constitutives de notre faculté à vivre et à percevoir en sous-sol. Bref, la technique moderne ne peut éviter de se confronter à une anthropologie du souterrain, au risque de perdre le sens même de l'habiter.

Conclusion

La ville immergée offre des situations nouvelles et atypiques caractérisant sans aucun doute certains traits de l'évolution actuelle des ambiances urbaines. Mais surtout, le bouleversement des références sensorielles du passant fondées habituellement sur un milieu en surface questionne l'habitabilité urbaine de ces espaces et mérite attention du point de vue d'une écologie sensible. Pour finir, les espaces publics souterrains se caractérisent par une grande complexité sensorielle qui sollicite fortement la perception et les compétences du citoyen. Comment répondre dès lors aux multiples paradoxes que ne manquent pas de poser les dessous de la ville?

Paroles en sous-sof

La traversée polyglotte - agencement de paroles habitantes plurielles recueillies lors de parcours commentés - se lit comme une analyse descriptive en train de se faire. A mi-chemin entre la description et l'analyse, elle donne voix au site en même temps qu'elle en façonne l'entendement.

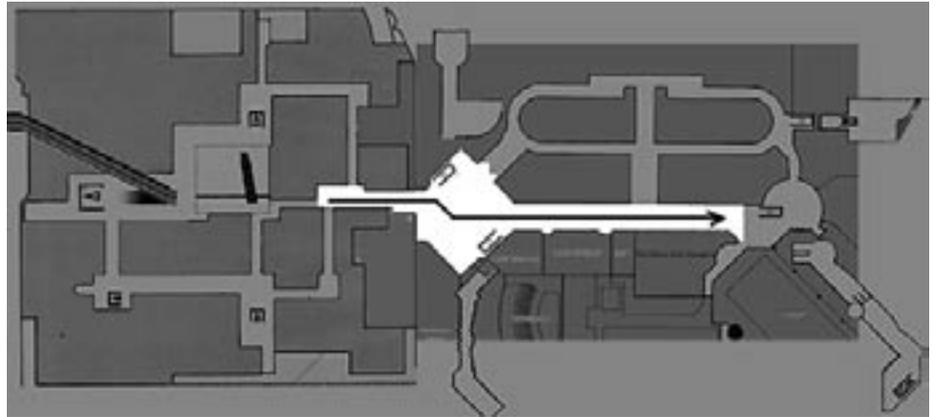
La redondance et la récurrence des commentaires effectués au cours d'un cheminement, par des passants différents, atteste d'un certain partage de l'expérience sensible.

En tant que recomposition de paroles in situ, la traversée polyglotte vise moins la vraisemblance du parcours récité que la puissance démonstrative de ce qui est donné à lire...

Extrait de traversée : Les Halles (Paris)

Rue Basse, on dirait qu'on est dans un tunnel. C'est un espace beaucoup plus fermé et beaucoup plus restreint. On est trop serrés ! C'est un lieu de passage beaucoup plus dense apparemment, je crois qu'on est près d'une entrée de métro. Le plafond est très bas, on a l'impression d'avoir de la lumière vraiment au-dessus de soi. Ce qui m'aide un peu à ne pas me sentir enfermé, c'est que le plafond est clair; et quand le plafond est clair, ça donne l'impression qu'il monte...

Ça va, ça vient. Il me semble qu'une majorité de gens passent là et ne font même pas attention aux commerces. Si je rentrais dans une boutique, je me sentirais un peu enfermée par le fait d'être dans une boutique qui est dans une galerie qui est en bas... J'ai l'impression qu'ici les magasins se permettent d'intervenir dans l'ambiance des couloirs par le son, par la lumière, par des vitrines peut-être plus





criardes. C'est trop étroit, et puis il fait chaud, on dirait qu'il n'y a pas de renouvellement d'air. On a le même phénomène de confusion sonore. On a de la musique d'ambiance, on sait pas d'où elle vient. On peut pas bien circuler, on est toujours obligé de faire attention quand on marche. Je vois que des têtes qui bougent, ça me fait vraiment penser à des fourmis. On voit même pas où on va. Ils vendent à manger mais ça sent rien nulle part. A mon avis, c'est surtout un lieu de passage où l'on n'est pas sensé s'arrêter.

On passe devant l'entrée du métro. C'est trop petit pour le monde qui passe. On sort du coeur, l'ancien Forum, et on irait au poumon, le nouveau Forum, parce qu'on y respire mieux. Le couloir qu'on vient de quitter, il n'a pas du tout le même son que là, et pourtant ce sont les mêmes personnes. Ici, c'est grand, c'est hyper-grand, hyper haut, il y a un gros changement. Alors là c'est comme si finalement on passait dans un autre monde.

On traverse le temps, et apparemment il n'y a plus de musique. Non, tu entends les escalators, ça fait plus somptueux en fait, ça résonne, on parle pas mais si je crie je suis sûre que ça va résonner, parce que c'est grand. Il y a beaucoup de résonance, c'est un murmure en fait, on voit les gens parler et puis on entend au-dessus un grand brouillard de sons, mais on n'entend pas des gens parler distinctement. Je crois que c'est trop gigantesque. Déjà, par terre, ça change, c'est blanc, c'est du marbre, c'est vachement plus gai, la voûte est plus haute, on a l'impression qu'on est dans un dôme, c'est plus clair et c'est plus agréable. Le sol reflète aussi la lumière et agrandit un peu l'espace. C'est à la fois plus grand et plus intime. C'est beaucoup plus aéré. Il y a plus l'impression d'unicité, on n'a pas l'impression de pouvoir avoir trois niveaux, comme ça, qui s'em-

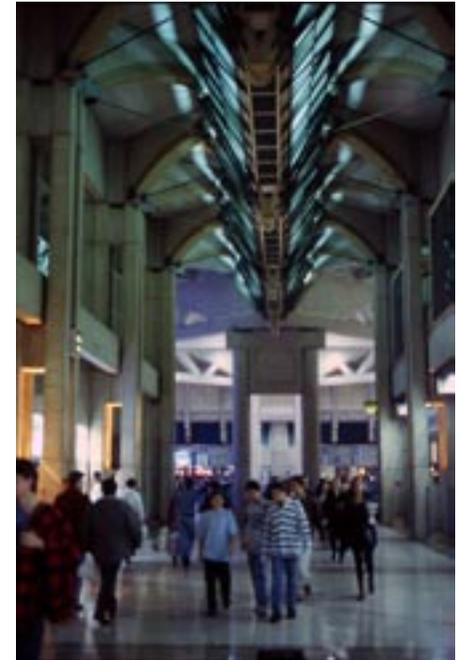


pilent les uns sur les autres. On a envie de se promener, il n'y a pas de heurts contre les gens. Ici, c'est calme, on va plus flâner que de l'autre côté. Une douceur au niveau de la lumière, un éclairage qui est plus harmonieux. ça ressemble à un hall de gare. Cette confrontation entre tous les gens qui se croisent.

La Grande Galerie, on a l'impression que le temps se ralentit un peu, que les gens marchent moins vite. On a l'impression que la tension diminue, que les gens baguenaudent plus. On marche, là, c'est fait pour la marche. Comme la résonance est plus grande on entend beaucoup plus des paroles. C'est une odeur plus sèche, beaucoup plus aseptisée, une texture de l'air un peu piquante. Un éclairage diffus, un petit peu verdâtre. Je trouve que ça manque un petit peu de lumière. Après la Place Carrée, on est déjà dehors, alors qu'on est quand même dessous. Un bar, ce qui est drôle là, c'est de mettre des chaises comme si c'était une terrasse, par rapport à quelque chose qui est à l'extérieur ! Les gens se mettent à la terrasse mais sans être sur une terrasse en fin de compte. Un endroit en dehors de tous les critères connus, hors dimension humaine, comme un non-sens...

Le terrain revisité

Il s'agissait donc de partir de comptes rendus de perception en mouvement pour accéder à l'expérience des citadins en sous-sol. Cette première étape franchie, un retour sur le terrain était nécessaire. Aux effets sensibles exprimés par les passants venaient s'ajouter l'environnement physique mesuré et les conduites sociales observées. Mais c'est là une autre histoire...



NOTES

¹ Chelkoff, G. & Thibaud, J.P. Ambiances sous la ville. Une approche écologique des espaces publics souterrains. CRESSON / Plan Urbain, Grenoble, 1997

² Pour une présentation complète de cette méthodologie, se reporter à Thibaud, J.P. La méthode des parcours commentés. In L'espace urbain en méthodes. sous la direction de M. Grosjean et J.P. Thibaud, Editions Parenthèses, Marseille, 2001, pp. 79-99